

Éléphants numériques et tours d'ivoire

Résumé.

Du haut de la butte du Gourlu, je scrute un panorama qui s'étale à 360°. Une bruine légère me rafraîchit, des nuages sont pris dans les cimes. Je viens souvent ici, je ne m'en lasse jamais. Je m'entends lancer un appel à l'univers : pourvu que les camarades aient pu faire ce qu'ils voulaient ! Moi je ne peux pas être de la partie. Ce matin, à mon arrivée au labo à 7h, le directeur m'attendait dans les escaliers pour me remettre un « Arrêté d'Interdiction » de tenue de la conférence que nous organisons depuis plusieurs semaines sur les liens entre les laboratoires d'informatiques grenoblois et la guerre. C'est signé Yassine Lakhnech, Président de l'Université. C'est du sérieux. La conférence devait se tenir dans moins de trois heures... Son interdiction repose sur des arguments spécieux, mensongers, voire carrément insultants (comme le fait qu'étaient invités des « collectifs militants dénués de lien avec une quelconque démarche scientifique », merci pour eux) et est menaçante : « *le président de l'UGA dispose de pouvoirs de police administrative pour maintenir l'ordre* » et se donne le droit d'interdire cette « *manifestation susceptible de troubler l'ordre public* ». Comme je suis cité nommément à trois reprises dans l'Arrêté, par sécurité je me retire de l'affaire, laissant les autres faire ce qu'il leur paraît le plus adapté. Je pars courir au Gourlu, loin des regards de Big University Brother. J'assumerai les conséquences.

L'ironie de l'affaire voudra que les camarades décidèrent d'organiser la conférence dehors mais, comme il pleuvait, la sécurité (!) les invita à entrer. Une trentaine de personnes sont présentes tandis qu'une centaine de chercheurs passent devant la banderole « l'UGA censure » sur le chemin vers leur bureau, certains outrés par ce bâillon de la parole critique.

Pour moi, c'est la fin d'une épuisante semaine de convocations répétées dans le bureau de la direction du labo ou d'interpellations au beau milieu d'un couloir, entre hurlements et menaces, relativisme éhonté (« sais-tu R. que des collègues sont choqués par le caractère agressif de ton affiche ? – Sont-ils moins choqués que le laboratoire Verimag a travaillé des années avec l'aviation israélienne sur des technologies de drones quand on sait ce qu'il se passe à Gaza ?, ou préfèrent-ils en fait ne surtout rien en savoir ? ») et hypocrisie condescendante (« R., si tu avais choisi comme titre 'les technologies duales¹ en informatique et la guerre', on aurait applaudi des deux mains »).

Pour conclure cette histoire en beauté, l'Arrêté d'Interdiction de Lakhnech, et l'événement donc, eurent lieu le 22 janvier, la veille des « Vœux du Président » (lui-même donc) pour 2026, qui s'achèvent ainsi : « *Pour conclure, revenons à l'essentiel. Veritas Liberabit.² Dans un monde traversé par le doute, la polarisation et la défiance, l'université doit rester un lieu de vérité, de rigueur et de responsabilité. Je crois donc que comme cette locution l'indique, la vérité scientifique nous rendra libre.* » Quand on sait que M. Lakhnech, avant de gagner ses gallons de président de l'UGA, était l'un de ces chercheurs de Verimag impliqués dans les projets israéliens cités plus haut, je doute que nous partagions la même définition des mots vérité et liberté...

Loin d'être une situation isolée, cette anecdote est plutôt la cerise posée sur un gâteau de plusieurs mois de visites régulières dans les bureaux des directeurs, tantôt de mon unité d'enseignement, tantôt de mon labo de recherche. Si je peux me vanter de passer beaucoup de temps dans ces lieux bien chauffés (au contraire des amphis) et aux fauteuils confortables (au contraire des amphis), et de tutoyer ainsi les sommets de l'élite académique, c'est moins par choix que suite à quelque dossier jugé « inquiétant » selon ces messieurs.

1 Ces technologies qui servent tant aux civils qu'aux militaires (en informatique, c'est essentiellement toutes!).

2 La vérité libère (ça marche bien aussi en français mais ça a plus de gueule en latin).

L'un de ces « dossiers inquiétants » fut l'article que j'ai écrit dans « cette feuille de chou », comme me fut nommé *Le Postillon*, sur les projets de *greenwashing* infantile de l'INRIA. Ça n'a semble-t-il pas plu dans les canapés douillets de la direction d'INRIA qui obtiendra, suite à une 1^{ère} convocation et rencontre pas très agréable avec mon chef d'équipe, mon exclusion de l'équipe (liée à INRIA). Ainsi suis-je désormais « électron libre » dans le labo d'informatique, situation qui me vaudra une 2^e convocation pour savoir ce qu'on fera de moi. Dans ces deux cas, personne ne chercha à me reprocher quoi que ce soit sur le fond, on insistera plutôt sur la forme : l'INRIA fait bien du *greenwashing* puéril mais le problème c'est la manière de le dire. Le mieux étant de n'en rien dire. Cela démobiliserait-il les chercheurs qu'on leur donne à lire ce qu'ils savent intuitivement déjà ?

Histoire de ne pas passer pour le chieur qui critique tout mais ne propose rien, quelques semaines plus tard, je diffuse un sujet de stage intitulé « des actes, pas des mots !³, moyens pratiques de s'opposer au technomonde » qui invite les élèves de masters en informatique à étudier des moyens concrets de désescalade numérique. Pour ne pas se raconter de belles utopies hors sol (genre faire une manif ou un référendum), il s'agit d'explorer l'histoire des luttes contre le tsunami technologique et de la lier à l'actualité (les antennes 5G qui crament, les cyber-attaques, les actions locales contre la dérive microélectronique).

J'obtiens sept candidatures, dont quelques lettres passionnées. À peine le temps d'en faire le tri que je me retrouve cette fois au bureau de la direction de la faculté d'informatique, au milieu des coupes et des trophées de concours de geeks qui semblent faire la fierté de la maison. Même ritournelle : de « nombreux collègues » se seraient vivement inquiétés du sujet de stage et auraient aussitôt contacté la direction. Cette fois, au moins, la petite saynète de ma mise au pilori ne peut contourner le sujet du fond. J'explique pourquoi ce sujet est crucial (la catastrophe en cours accélérée par le numérique, la nécessité de rapidement y renoncer) mais suis aussitôt coupé par le directeur : « ça déjà, ça m'énerve !, à quoi ça sert ?, la fin du numérique c'est pas avant 500 ou 1000 ans ! » (c'est un informaticien, pas un prospectiviste) Suite à ça, on me signifie que ce stage n'est pas un sujet d'informatique, que ça ne correspond à aucun enseignement de nos filières. « Justement si, L., c'est précisément le sujet que j'enseigne pendant 36h à 30 élèves et que tous plébiscitent. » Là dessus, il pique une colère, retire sa veste et rétorque que cet argument de la majorité est grotesque, puisque, je le cite, « des millions de personnes ont acheté le disque de Sheila alors que personne n'a acheté celui de Brassens », qu'au contraire « nous *devons* à nos élèves un enseignement d'informatique consacré par l'institution ». L'imparable argument Sheila, je ne l'avais pas vu venir.

Bref. Mes collègues sont un mystère. J'ai parfois l'impression de gesticuler en tous sens sans que rien ne les affecte. On a collé un jour une bonne dizaine d'affiches sur les murs du bâtiment pour proposer de venir parler ensemble toute une après-midi de la destruction des enfants par les écrans. Ça avait lieu devant le bâtiment, sous un soleil radieux. Sur les 600 chercheurs qui y bossent, une seule collègue est venue. Deux jours plus tard un camion de nettoyage décapait les murs au karcher. On fait l'autruche, on efface les traces... jusqu'au jour où, m'étant agité de trop pour la convenance collective, je suis convoqué par la direction. C'est auprès d'elle que je vois l'ampleur du mal qui ronge : personne tout là-haut ne comprend rien à la systémie du numérique (qui, non, ne va pas survivre 500 ans, désolé) ou du monde en général (lui non plus comme c'est parti), et surtout personne ne veut rien en savoir. Ces « sclérosés intellectuels », comme disait Grothendieck, vivent dans leur tour d'ivoire, incapables de voir l'éléphant dans le couloir, et se muent à l'occasion en police autoritaire du *statu quo*, donc du désastre en cours.

C'est ainsi que la vénération religieuse de la Raison détruit la Raison.

3 Slogan utilisé par les Suffragettes en Angleterre (*Deeds not words !*), qui obtinrent le droit de vote des femmes en 1928.